

## Prédication : Matthieu 25 v31-46 « Le Jugement dernier »

*Mireille Comte, Sanary, 20 novembre 2011*

Textes du jour : Ézéchiel 34 v11-17, Lévitique 16 v20-22 et 30; 1 Jean 5 v1-21 ; Matthieu 25 v31-46

Nous sommes, avec les textes du jour, en plein pastoralisme, juste le jour où notre pasteur n'est point là, car en synode régional !

Pour commencer, nous avons un problème de traduction. Le vieux Segond nous parle de brebis et de boucs, et les traductions plus récentes, comme la TOB, nous parlent de brebis et de chèvres. Alors, boucs ou chèvres? Il faudrait savoir! Les boucs iraient en enfer, les brebis au paradis. Mesdames, en ces temps de féminisme exacerbé, ne croyez pas qu'il faut en conclure que les mâles sont maudits et la gent féminine bénie. Non, ce serait un peu simple, n'est-ce pas? Et puis un paradis sans hommes ce serait un peu sinistre, non? ... Comme l'inverse. On pourrait tout aussi bien parler de moutons et de chèvres et là, ça inverse les genres...

Je ne sais pas pourquoi, la Bible, vétero comme néo-testamentaire, a une tendresse toute particulière pour les ovins et une aversion pour les caprins. L'un et l'autre sont sobres, mais l'ovin est docile et pas futé, jusqu'à se jeter dans un ravin pour suivre ses congénères. Le caprin est nettement plus rebelle et indépendant ; le mot caprice vient de "capra", la chèvre. Garder les chèvres - et le bouc - ce n'est pas de tout repos, il est vrai, et les chèvres sont une véritable plaie pour les cultures, comme je viens d'en avoir confirmation au Burkina. Pour ma part, rôtis, j'aime autant l'agneau que le chevreau.

Ce que je sais des boucs, c'est qu'ils puent épouvantablement. L'expression « ça sent le bouc ! » n'est pas surfaite. J'ai, il y a longtemps, participé au transport d'un bouc dans la R5 d'une amie - déjà pour le mettre dans le coffre, ça n'a pas été triste -, et nous avons connu l'enfer sur les quelques kilomètres du trajet entre les deux mas. Six mois après, l'odeur dans sa voiture, c'était encore une horreur.

Nous avons peut-être là un indice, car, vous avez sûrement remarqué que dans la bible, on est très sensible aux odeurs. Vous en avez un exemple dans le Psaume du jour: « Tu parfumes d'huile ma tête ». C'est le signe de la bénédiction : l'huile est agréablement parfumée. Le bouc, lui, n'est pas, à vue de nez, en odeur de sainteté !

Et ce n'est pas nouveau. Souvenez-vous du "Bouc Émissaire", du Lévitique (16 v20 à 22 et 30). Le jour de l'expiation, le jour du Yom Kippur, le Grand Pardon, jour sacré par excellence, le grand prêtre, vêtu de ses vêtements sacerdotaux, entrait dans le Saint des Saints de la tente d'assignation ou du Temple de Jérusalem, procédait à des sacrifices et à l'envoi au désert du bouc émissaire, chargé des péchés d'Israël.

Mais c'est au son du Shofar que le grand prêtre rassemble les fidèles. Aujourd'hui encore, le jour du Grand Pardon, le Shofar résonne dans la synagogue. Et le Shofar, c'est une corne de bélier !

On voit donc que le bouc et les brebis n'arrivent pas par hasard sous la plume de Matthieu.

Mais, revenons-en à nos moutons, si j'ose dire : le jugement dernier.

Le texte de Matthieu sur le jugement dernier est unique ; on ne le retrouve chez aucun des trois autres Évangiles.

Et pourtant, ce texte a été un pilier de la foi chrétienne, il a constitué une part tout à fait essentielle de l'identité chrétienne. Pendant des siècles, durant tout le Moyen-Age et la Renaissance, ce texte a suscité l'angoisse, la terreur. Il a suscité des conversions, précoces ou tardives, à l'ascétisme, il a poussé aux mortifications les plus sévères, à la piété la plus démonstrative, pour racheter des péchés, pour expier sur le tard une jeunesse dissolue.

La vente des indulgences, qui nous choque tant depuis Luther, était le fruit de cette conception.

Ce jugement dernier a aussi inspiré tant et tant d'artistes, anonymes ou célèbres, comme par exemple, parmi tant d'autres, Michel Ange et sa fresque monumentale de la chapelle Sixtine, ou auparavant Van Der Weyden dans son magnifique polyptique que l'on peut voir à l'Hôtel-Dieu de Beaune et ses morts qui émergent de terre, ou, encore, plus ancien mais plus proche géographiquement, le portail de Saint-Trophime, en Arles, chef-d'œuvre de l'art roman provençal.

On y voit le Christ en majesté, c'est à dire sur son trône du jugement dernier, entouré des quatre évangélistes représentés par leurs symboles : l'ange pour Matthieu, le lion pour Marc, le taureau pour Luc, l'aigle pour Jean. Et, en dessous, deux frises, de part et d'autre de la porte, avec à droite de Jésus, les élus qui se dirigent tout heureux vers le paradis et à sa gauche bien sûr, les damnés, enchaînés, qui commencent à être léchés par les flammes de l'enfer. Parmi ces damnés, deux prélats ! Déjà la marque de l'esprit contestataire des Arlésiens !

Ces œuvres d'art sont admirables sur le plan esthétique, mais reflètent une conception de Dieu que nous ne partageons pas, celle du salut par les œuvres ; celle d'un Dieu comptable, d'un Dieu qui, dans son grand livre, noterait tous nos faits et gestes, qui les classe dans la colonne crédit ou, plus souvent, dans la colonne débit, d'un Dieu qui nous attendrait à la sortie, pour nous présenter, implacable, l'addition. "Tu es dans le rouge, tu es débiteur, sois maudit, va en enfer!"

C'est une théologie de la peur, de la culpabilité, culpabilité irréductible, qu'il faudrait sans cesse racheter.

C'est un texte qui, pris isolément et ainsi interprété, a de quoi vous faire rejeter toute foi, nous faire rejeter ce Dieu jamais content, ce Dieu qui condamne, ce Dieu qui culpabilise.

Quelle est la nature de ce texte ? Est-ce une prophétie ? Ou plutôt une parabole ? La lecture médiévale a opté pour la prophétie.

Pourtant, cette interprétation tragique ne résiste pas à l'analyse même du texte. Car, que dit Matthieu ? Que celui qui a donné un verre d'eau à un assoiffé est sauvé, mais que celui qui n'a pas rendu visite à un malade est perdu. Mais alors, nous sommes tous, à la fois sauvés et perdus, car nous appartenons, tous, sans exception, à chacune des catégories. Le plus mauvais des hommes a bien, une fois dans sa vie, fait une petite bonne action, comme disent les scouts, telle que donner un verre d'eau. Et la plus sainte des femmes a bien, une fois dans sa vie, lâchement omis de rendre visite à la vieille tante Germaine à la maison de retraite, qui n'avait pourtant que cette visite pour illuminer sa semaine.

À cette aune-là, nous sommes, tous, à la fois élus et damnés. Cela, je l'ai compris en voyant ces moutons burkinabés qui ont toutes les apparences de chèvres, tout en étant des ovins. Nous savons bien par ailleurs que même s'il existait un humain qui, de toute sa vie, jamais n'aurait eu le moindre petit geste de bonté, s'il existait un champion de la méchanceté qui, même par inadvertance, aurait "réussi", en quelque sorte, à ne jamais se laisser aller au moindre geste de compassion - et je ne crois pas qu'un tel individu ait jamais existé, le bon berger serait allé le chercher et l'aurait pris sur ses épaules.

Je vous propose donc d'envisager notre texte comme une parabole, car, après tout, le texte du jour vient, dans Matthieu, immédiatement à la suite des paraboles des vierges folles et celle des talents. La notion de jugement n'est pas aussi négative qu'il y paraît. Car, être jugé, c'est être responsable. Responsable de ses actes. Et donc maître de soi. Libre, en un mot. Et la foi n'est en rien un asservissement, mais une libération.

Par ailleurs, le bien comme le mal peuvent résider dans toutes les actions, quelles que soient leur nature. Même la plus petite. Vous avez noté l'étonnement, la stupéfaction même des Justes :

*"Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé et de te donner à boire ? Quand nous est-il arrivé de te voir étranger et de te recueillir, nu et de te vêtir ? Quand nous est-il arrivé de te voir malade ou en prison, et de venir à toi ?"*

Il est tenu compte, et fait mémoire, même de la plus petite des actions, celles que l'on peut faire sans y penser, sans calcul, vraiment gratuitement, sans aucunement prendre en compte le bénéfice, quel qu'il soit, que l'on peut en tirer.

Inutile donc de se réfugier derrière le collectif, le système, la société, pour dire : « Ma pauvre dame, c'est bien triste ce qui vous arrive, mais je n'y peux rien, c'est la faute du Gouvernement. » Matthieu nous renvoie à notre responsabilité individuelle, et, pour paraphraser un philosophe pré-chrétien, Épictète, il nous appartient de faire, chaque jour, à chaque instant, « ce qui dépend de nous. ». Et cette action positive, même minime, elle est à faire ici et maintenant. Dieu est là, il n'est pas sur son

nuage ou à la fin des temps. Il est présent auprès du pauvre, il est présent dans l'étranger. Le tout petit bien que l'on peut faire, « *c'est à moi que vous l'avez fait* » nous dit Jésus. Il n'attend pas la fin des temps.

De même que l'action peut être tout à fait minime, son auteur n'est pas forcément un homme ou une femme éminent, exceptionnel, extraordinaire, un grand, un puissant, ou un saint exempt de toute tache. Jésus, et Dieu avec lui, sont sensibles à toute action. Même le plus modeste, même le moins puissant, même le plus pauvre peut agir pour le bien. Toute œuvre humaine est affirmation ou négation du Royaume « *préparé pour les hommes dès la fondation du monde.* » Toutes atteignent Dieu, qu'elles Le rassasient ou L'affament, qu'elles Le désaltèrent ou L'assoiffent.

Mais en même temps « *devant lui seront rassemblées (toutes) les nations* ». La nation, c'est le collectif... et donc le politique. Il ne s'agit pas seulement de donner une obole au SDF et de se désintéresser de l'organisation de la société qui a conduit cet homme à nous tendre la main. Et, œuvrer pour réformer le système qui l'a jeté sur le trottoir, c'est encore agir en chrétien. L'action politique n'est pas méprisante et sale par nature, même si l'action de certains peut en donner cette image, de même que la Foi, au nom de laquelle pourtant, bien des crimes ont été commis. Enfin j'observe que le texte parle bien de « toutes les nations ». Il n'est pas question de peuple élu, hébreu ou chrétien.

Il n'en reste pas moins que ce texte est brutal et, si je puis me permettre, simpliste, avec ses bénis, invités à venir à la droite de Dieu, et ses maudits, livrés au feu éternel du diable et de ses anges. Même les théologiens médiévaux, confrontés à son manichéisme, avaient dû inventer, de toute pièce, sans aucun fondement dans l'Écriture, le Purgatoire.

Nous ne pouvons pas le lire sans avoir aussi à l'esprit ce que nous dit aussi le reste de l'Évangile. Immédiatement après ce texte, dans l'Évangile de Matthieu, se trouve le récit de la Passion. N'est-il pas là, le jugement et le pardon de Dieu ? Le signe que son amour est plus fort que le mal, l'injustice, le péché et la mort même ? Et entendons Jean (3 v17-18) « *Dieu n'a pas envoyé son fils pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui.* »

La grâce nous est donnée. Dieu n'accepte pas pour autant les pires injustices, ce n'est pas un Dieu laxiste, qui couvre toutes les injustices. Ce que Dieu juge, ce que Dieu condamne, c'est le Mal, ce qui empêche l'humanité de s'épanouir.

Faisons donc sonner le Shofar, chassons le bouc, chassons le péché qui empeste nos vies. C'est au présent que Dieu nous délivre du mal, nous délivre de l'enfer. Et puisque le pardon nous est accordé, restons dans l'amour, car « *Celui qui n'aime pas, demeure dans la mort.* »

Va et ne pêche plus.

Amen